

ODEON
Direction Olivier Py THEATRE DE L'EUROPE



La Casa de la fuerza [La Maison de la force]

de & mise en scène Angélica Liddell

en espagnol surtitré

La Casa de la fuerza

[La Maison de la force]

de & mise en scène **Angélica Liddell**

en espagnol surtitré

! Des scènes de ce spectacle peuvent heurter la sensibilité de certaines personnes, et notamment des jeunes spectateurs, il est donc déconseillé aux moins de 16 ans.

avec

Cynthia Aguirre

Perla Bonilla

Juan Carlos Heredia

Lola Jiménez

Angélica Liddell

Pau de Nut

Orchestre Solís

Getsemaní de San Marcos

María Sánchez

Agathe Pouyadou (petite fille)

Cécile Beloeil (infirmière)

traduction

Christilla Vasserot

lumière

Carlos Marquerie

costumes

Josep Font, Angélica Liddell

& Maria Escoté

son

Félix Magalhães, Antonio Navarro

et l'équipe technique

de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Représentations

Odéon-Théâtre de l'Europe,

Théâtre de l'Odéon 6^e

du 23 au 28 mars 2012

du mardi au samedi à 18h, le dimanche à 15h,
relâche le lundi

Durée 5h (1h10 – entracte 15 min – 2h

– entracte 25 min – 1h10)

créé le 16 octobre 2009

au Teatro de la Laboral de Gijón – Espagne

production Atra Bilis Teatro – Iaquinandí SL

coproduction Teatro de la Laboral, Centro

Párraga, Festival de Otoño de la Communauté

de Madrid en collaboration avec Entrepiernas

Producciones (Mexico)

avec le soutien du Gouvernement régional de

Madrid et de l'INAEM du Ministère de la

Culture espagnol remerciements à La Porta

La librairie du Théâtre, en partenariat avec la librairie  est ouverte au niveau du grand foyer pendant les représentations. À lire *La Maison de la force* d'Angélica Liddell, Les Solitaires Intempestifs.

Le Café de l'Odéon vous accueille avant et après le spectacle.



Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition.

Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par **Rosebud**.

Le personnel d'accueil est habillé par *agnès b.*

La Maison de la force

La maison de la force, c'est la maison de la solitude. C'est un putain d'endroit où l'on compense l'épuisement spirituel par l'épuisement physique. C'est le lieu où l'on n'est pas aimé, où l'on s'exerce au non-sentiment pour compenser le trop-plein de sentiments. C'est le lieu de l'humiliation et de la frustration. «Pourquoi nous infliges-tu toute cette douleur alors que tu ne nous as pas donné la force de la supporter ?», demande Job.

Le 2 octobre 2008, jour de mon anniversaire, j'étais mal fichue, le temps qui passe me rendait malade, j'avais désormais pleinement conscience d'avoir perdu tout ce que j'aimais ou avais aimé. J'étais effrayée, furieuse et triste. J'avais pratiquement cessé de lire et d'écrire. Le jour même, je me suis inscrite dans un club de sport, le lieu de la force et de la résistance, pour y chercher de la contradiction ou du soulagement. C'est là qu'est née *La Maison de la force*. J'y ai découvert que l'épuisement physique m'aidait à supporter la défaite spirituelle. Je m'exténuais dans des exercices de préparation à la solitude. Mais, peu à peu, la solitude a violemment pris le pas sur la force. Dès lors, la solitude et la force se sont livrés une bataille sans merci. Et la force m'a permis de creuser au plus profond de la fragilité, de l'imperfection, de la faiblesse et de la vulnérabilité. Le superficiel (la force, le sexe, les blessures, tout ce qui se voit) est immédiatement

devenu une façon de révéler les convulsions des effroyables profondeurs. Le superficiel dévoilait le secret. Un jour où j'étais en train d'écrire à la cafétéria de la cinémathèque, je me suis remémoré la façon dont les trois sœurs de Tchekhov se mentent à elles-mêmes, et cela m'a fait l'effet d'une claque sidérale. «Il faut travailler, disait Irina, il faut travailler.» Le travail s'avérait une forme d'anéantissement. Mon second voyage au Mexique a été un autre élément décisif. De même que les plaisanteries sur les Juifs ont atteint leur sommet à Auschwitz, le mépris routinier infligé à la femme atteint là-bas son sommet dans le «féminicide» : le sommet de l'humiliation quotidienne, ce sont toutes ces femmes mortes à Ciudad Juárez, dans l'État du Chihuahua, et toutes ces lois rongées par la misogynie.

La Maison de la force est peut-être la pièce dans laquelle j'ai le plus ardemment cherché à trouver un sens à la vie. Il fallait bien sortir de ce putain de tunnel. La vie est un lieu où nous ne laissons pas plus de trace qu'une chenille écrasée sur un chemin, mais l'amour y est voué à l'échec, l'intelligence y est vouée à l'échec, nous nous détruisons les uns les autres, par lâcheté, nous humiliions et nous sommes humiliés, jusqu'au bout.

Angélica Liddell

(traduit de l'espagnol par Christilla Vasserot)

Transformer la douleur

Entre une petite fille, qui referme la porte derrière elle. On dirait qu'elle va sagement se coucher. Elle traverse la scène dans un petit avion rose à pédales et déclare : « Il n'y a ni montagne, ni forêt, ni désert, qui puisse nous délivrer du mal qu'autrui nous prépare ». Puis un *corrido* résonne, un chant populaire mexicain, célébrant la terre de Chihuahua. Des mariachis surgissent, accompagnés de trois danseuses, ou bacchantes, ou pleureuses. Et voici que s'échangent des confessions d'une banalité déchirante. Getsemani dit que c'est l'homme qu'elle a peut-être le plus aimé de toute sa vie qui l'a frappée, une nuit, au lit, par rage, par impuissance, « parce que je lui avais dit que peut-être, peut-être, qu'on ne devrait plus continuer ensemble... ». Lola raconte qu'un jour, alors qu'elle fait l'amour avec un inconnu, il se met à lui faire affreusement mal : en pleurant, elle le supplie d'arrêter, mais il continue, et

elle, pleurant toujours, est incapable de lui dire de partir, « parce que je me sens toute petite, avec une impression de solitude immense, c'est comme si je n'avais aucune importance, comme si je n'étais pas une personne, comme si on piétinait

*Yo por dentro estallo
Yo por dentro me miro
y tengo 20 años
Angélica Liddell*

quelque chose de très fragile... ». Au tour de la troisième, celle qui s'appelle elle-même Angélica. Angélica Liddell a 27 ans quand elle fonde en 1993 sa compagnie, qu'elle baptise Atra Bilis Teatro. Pourquoi choisit-elle de lui donner le nom latin de la bile noire ? Peut-être parce que, selon la médecine antique, cette humeur âcre, source de la mélancolie,

est la marque des individus hors normes, que leur originalité même pousse parfois jusqu'aux confins de la folie. C'est elle, aussi, qui nourrirait la misanthropie... Une bonne vingtaine de pièces plus tard, Angélica Liddell est célèbre et couverte de prix en Espagne. Elle était encore inconnue en France il y a peu. Sa rage, sa vitalité, son sens de la compassion et de la résistance (elle se dit elle-même une « résistante civile ») paraissent toujours aussi inapaisables. Sa douleur est comme un sens de plus par lequel percevoir avec une acuité implacable la violence du monde : celle que subissent les immigrés franchissant le détroit de Gibraltar pour rejoindre coûte que coûte les côtes de l'Andalousie, où l'Europe commence (*Et les poissons partaient combattre les hommes*) ; celle qui ravage une ville-cauchemar où bourreaux et victimes tournent dans la même cage sans trouver d'issue (*Belgrade*). À nouveau sa voix s'élève, et ce n'est plus de la prose que l'on entend, mais un poème qui devient un cri : « Moi, à l'intérieur, j'explose / Moi à l'intérieur je me regarde et j'ai 20 ans. / Moi à l'intérieur j'explose / Vous vivrez, vous baiserez, vous mourrez / Et rien de ce que vous pouvez faire ne changera l'idée de l'homme / [...] ». Trois femmes, avec des mots simples, crus, chargés de douleur, racontent leur expérience de l'amour – leur besoin et leur horreur de l'amour qui se heurte, encore et toujours, à la violence stupide et aveugle des hommes. Ainsi débute ce qui fut l'événement du

64^e Festival d'Avignon : un terrible voyage de la souffrance la plus intime et la plus proche à celle d'autres êtres, d'autres femmes, d'enfants qui n'eurent pas même le temps de devenir des femmes, violées, torturées, massacrées par centaines aux environs de Ciudad Juárez – et chacune avait un âge, portait un nom qui sont prononcés, commémorés, car ces atrocités *ont eu lieu*, ces faits sont réels, comme est réel le sang qui tache sur scène un mouchoir... Et pourtant ce voyage, traversé de chants, de danses, de corps qui s'engagent et témoignent, ponctués de souvenirs des *Trois sœurs*,

*... comme si on piétinait
quelque chose de très fragile...*

n'est pas qu'une dénonciation. Car « quand je parle de ma douleur, confie Angélica Liddell, je la relie à une douleur collective », et inversement : ici, avec ces artistes, s'ouvrir à la souffrance commune, la porter et la partager, ce n'est surtout pas s'en tenir aux généralités (aux bonnes causes humanitaires dont tant de bonnes consciences machistes se contentent pour s'absoudre elles-mêmes), mais toucher, être touchés par une rencontre singulière – et tous ceux qui eurent la chance d'assister, au Cloître des Carmes, aux cinq heures de *La Casa de la fuerza* en ressortirent saisis et bouleversés.

Daniel Loayza

Rompre la barrière de la pudeur

entretien avec Angélica Liddell

Qui est cette Angélica qui apparaît dans La Maison de la force ? Est-ce Angélica Liddell qui parle en son propre nom ?

Totalement, complètement. En essayant, qui plus est, de passer outre la barrière de la pudeur. L'impudeur m'a offert une liberté brutale. Rompre la barrière de la pudeur suppose un effort. C'est comme passer le mur du son. Je m'y suis employée dans mes trois dernières créations : deux petites pièces, *Anfaegtelse* et *Je te rendrai invincible avec ma défaite*, qui culminent avec *La Maison de la force*. Je travaille avec mes sentiments, qui appartiennent à mes nuits, à ce qui s'est passé dans ma vie. Il m'arrive de convoquer à nouveau des sentiments que j'ai surmontés. Tout cela fait l'objet d'une construction, mais attention : construire ne signifie pas feindre. Je me déplace sur une ligne ténue entre la construction et les sentiments réels. J'ai le choix : prendre de la distance avec mes propres mots déjà construits, ou m'impliquer sur le plan émotionnel. J'ai choisi cette deuxième option. De toute façon, on finit toujours par parler de soi, même si on parle d'un chien. Dans *L'Année de Richard*, le personnage de Richard, par exemple, tient du maniaque-dépressif. Et moi, je suis maniaque-dépressive. L'euphorie et la dépression, c'est moi qui les lui ai apportées. Je sais

ce que c'est que de grimper aux rideaux sous le coup de l'euphorie et de se retrouver à ramper dans la boue cinq minutes plus tard. Évidemment, je ne suis pas l'incarnation du mal, mais j'ai utilisé mes sensations, ces symptômes, pour faire évoluer le personnage. Il est même arrivé qu'on m'attribue un discours qui n'est pas le mien, tout ça parce qu'on m'a vue interpréter le personnage de Richard. Cela dit, quand on lit Shakespeare, on se rend compte que les méchants disent aussi la vérité. Il était pour moi nécessaire de placer de la vérité dans la bouche de celui qui incarne le mal. S'il ne racontait que des bêtises, ce serait absurde. Il y a de l'ambiguïté dans tout cela, mais j'ai toujours aimé parler de monstres.

S'agit-il d'une forme d'engagement ?

Je me considère comme une individualiste, ce qui est à mes yeux parfaitement compatible avec le fait d'être engagée dans la souffrance humaine. Il y a deux parts en nous, comme disait l'écrivain et penseur Miguel de Unamuno : une part de nous est en chair et en os, l'autre part est humanité. J'essaie de les rendre toutes deux compatibles. Mais je n'ai pas le sentiment d'appartenir à une commu-







nauté, pas même à une communauté théâtrale. Je me considère plutôt comme une résistante civile. Les engagements idéologiques m'ont souvent semblé frauduleux. Je suis incapable de travailler ou de penser en termes collectifs. Je préfère résister individuellement. On associe généralement cela à un mépris à l'égard de l'humain, de la souffrance humaine, mais je ne suis pas d'accord : quand je parle de ma douleur, je la relie à une douleur collective. La douleur de l'autre est aussi réelle que ma propre douleur. Ce n'est pas une mince affaire que la compassion : se mettre à la place de l'autre, faire en sorte que la douleur d'autrui nous semble aussi réelle que la nôtre. Dans *La Maison de la force*, je raccorde ma douleur individuelle à celle des mères de Ciudad Juárez. J'ai demandé aux comédiennes d'en faire de même et de raconter leurs propres expériences. Avant même l'existence de ce projet, j'étais allée animer un atelier au Mexique. Mon premier contact avec ce pays fut une révélation : j'ai été secouée par leur façon d'affronter la violence, la réalité si brutale. J'y suis retournée quelques mois plus tard. J'ai rencontré des gens qui venaient de l'État du Chihuahua, de Ciudad Juárez, à la frontière des États-Unis. Ces personnes me comprenaient, elles comprenaient ma façon d'être engagée dans les émotions, même si ce théâtre n'est plus très en vogue aujourd'hui. Elles ne pratiquaient pas l'autocensure. Au cours de l'atelier, chacun a remué sa propre boue.

Douleur, humiliation, violence. Dans vos pièces, les victimes sont souvent des femmes. C'est d'ailleurs le cas dans La Maison de la force.

On me parle parfois de féminisme mais, comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas la sensation d'appartenir à un groupe, d'adhérer à une idéologie. En revanche, j'ai pleinement conscience d'être femme, ça oui. Je suis même fière d'être femme. Tout comme j'ai conscience de la mortalité ou de la douleur, j'ai conscience – brutalement conscience – d'être femme. Je ne peux pas éviter de me sentir femme. C'est ancré en moi, je ne peux pas m'en défaire. Et cela implique des tas de choses à supporter, comme ces petits rituels d'humiliation qui nous sont imposés par le simple fait d'être femme. C'est pour moi insurmontable. Alors je dois transformer la douleur en quelque chose d'autre : quelque chose de beau. Non pas que je trouve de la beauté dans l'horreur, mais j'ai besoin de transformer l'horreur pour survivre.

Comment écrire l'horreur ?

Avec ma pièce *Belgrade*, j'ai atteint une limite. Le langage ne suffisait plus. Le langage n'est pas à la hauteur de la souffrance humaine. Alors j'ai opté pour la littéralité. Je ne sais pas comment exprimer la douleur si ce n'est en recopiant les gros titres d'un journal. *Belgrade* est une pièce de la frustration. Après la trilogie

des *Actes de résistance contre la mort* (*Et les poissons partirent combattre les hommes, L'Année de Richard* et *Et comme elle n'avait pas moisi... Blanche-Neige*), j'ai ressenti une profonde frustration à cause du décalage existant entre le désir et l'action, entre le mot et l'action. Quelles sont réellement les conséquences de ces pièces sur le monde ? D'ailleurs, dans *Belgrade*, même l'action finit par échouer. Il y a

Seul le corps engendre la vérité.

dans la pièce un personnage de femme, Agnès, qui reconstruit les pays brisés. Peine perdue : les hôpitaux bâtis le matin finissent par brûler la nuit. Alors elle a besoin de se retrouver : cesser d'être collective, cesser d'être Humanité pour redevenir femme par-dessus tout, par-dessus l'Humanité. Sentir le Je. Et ce processus, c'est le mien : Agnès en est la dépositaire. J'ai projeté en elle la frustration que je ressentais à l'époque vis-à-vis de l'engagement collectif, de l'éthique. Je me rends compte également que je m'affranchis toujours plus de l'anecdote. Il faut transformer l'information en connaissance. Certaines choses peuvent avoir l'air banales dans un journal, ne rien apprendre sur le mal, sur la perversion. Pourtant, même l'économie est une perversion, c'est l'une des formes

du crime. Alors, justement, je tente de transformer tout cela en connaissance. J'essaie, dans la mesure de mes possibilités, de révéler les limites de l'humain, le niveau de dégradation auquel nous sommes capables de parvenir. J'ai une propension, il est vrai, à parler de la pourriture. La surface ne m'éblouit pas, j'ai tendance à mettre mon nez là où se promènent les cafards.

Le corps peut-il être une autre représentation de la douleur ?

Seul le corps engendre la vérité. C'est une idée très médiévale. Si Michel Foucault m'entendait, il m'en collerait une ! Il me dirait : « Dis donc, ma petite, on a évolué depuis ! » Sauf qu'il y a bien quelque chose, dans le corps, qui est au-dessus de la volonté humaine, des désirs. Le corps engendre la vérité. Les blessures engendrent la vérité.

Propos recueillis par Christilla Vasserot à l'occasion du 64^e Festival d'Avignon

Der Menschenfeind [Le Misanthrope]

Berlin à Paris

27 mars – 1^{er} avril 2012

de Molière / mise en scène Ivo van Hove

en allemand surtitré

Ateliers Berthier 17^e

avec Lars Eidinger, Franz Hartwig, Corinna Kirchhoff, Jenny König, Judith Rosmair, David Ruland, Sebastian Schwarz, Nico Selbach

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)

Dans ce Molière explosif et explosé, Alceste est un kamikaze : pour dénoncer l'hypocrisie des conventions sociales, il choisit d'en incarner l'obscurité. Lars Eidinger ne recule devant rien – se couchant sur la table pour se couvrir de sauce, baissant son pantalon, transformant la scène en immonde décharge ! Ce misanthrope-là n'en peut plus – aujourd'hui, il exige la vérité, il faut à tout prix qu'elle éclate... Est-il un fou ridicule, un rebelle admirable

mais suicidaire ? Que vaut une vérité qui, d'un seul et même geste, s'affirme et s'abîme dans la violence d'une révolte isolée – mais d'un autre côté, que vaudrait une société où cette révolte ne s'exprimerait pas ?

« Un casting moliéresque parfait ! »
Berliner Zeitung
« Brillant ! »
Welt
« La pièce et sa mise en scène sont ici aussi justes que pertinentes. »
Deutschlandradio Kultur



REPÈRES / ROCKJUDICIALS / Courrier / Le Monde

Maß für Maß [Mesure pour Mesure]

de William Shakespeare / mise en scène Thomas Ostermeier
en allemand surtitré

Berlin à Paris

4 – 14 avril 2012

Théâtre de l'Odéon 6^e

avec Bernardo Arias Porras, Lars Eidinger, Franz Hartwig, Jenny König, Erhard Marggraf, Stefan Stern, Gert Voss chant Carolina Riaño Gómez
trompette Nils Ostendorf guitare Kim Efert

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)

Le Duc Vincenzo, en quittant Vienne, confie à Angelo la gestion des affaires courantes. Or l'implacable Angelo veut éradiquer jusqu'à la moindre trace d'inconduite, et le sympathique Claudio, tout disposé à épouser la belle qu'il a engrossée, se retrouve condamné à mort. La sœur de Claudio, qui se destinait au couvent, vient donc plaider sa cause devant Angelo. Et le juge n'est pas insensible à ses charmes... Ainsi commence cette extraordinaire co-

médie, aussi subtile que scabreuse, dont Thomas Ostermeier et ses fantastiques comédiens livrent une version historique, portée par les élans du cœur et de la chair.

« Un sommet de plus. Du puissant théâtre d'acteurs et des images impressionnantes. »
dpa
« Gert Voss est tout simplement grandiose. »
Die Welt
« Il n'y a rien de plus beau à voir. »
Frankfurter Rundschau



arte AIRFRANCE / Le Monde / inter

Jeudi 29 et vendredi 30 mars / Lectures et rencontre

Lectures hongroises, Hongrie !

• Jeudi 29 mars à 18h : *Alias, deuxième partie d'on ne sait quoi*

de **Dr Anna Sivián** (alias **András Vinnai**)

Traduction Marc Martin. Lecture dirigée par Balazs Gera.

• Jeudi 29 mars à 20h : *Tango de Satan* de **László Krasznahorkai**

Traduction Joëlle Dufeuilly, adaptation pour le théâtre et lecture dirigée par Franck Ferrara.

Avec les comédiens de la Cie Machine Théâtre (Montpellier).

• Vendredi 30 mars à 18h : **Créer aujourd'hui en Hongrie** Rencontre avec les auteurs.

• Vendredi 30 mars à 20h : *Porno* de **András Visky**

Traduction Sophie Aude. Lecture dirigée par Thomas Quillardet. Lu par Anne Benoît.

En partenariat avec la Maison Antoine Vitez et l'Institut hongrois de Paris.

||> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Samedi 31 mars à 20h / Lecture musicale

Arthur H, *L'Or noir*

Accompagné de Nicolas Repac, guitare et balafon.

Mise en espace Kên Higelin, montage des textes Nadine Eghels.

Cycle « Littérature et politique » en partenariat avec France Culture.

||> Théâtre de l'Odéon – Grand salle / Tarifs de 12€ à 6€

Cycle Jeudi 5 avril à 18h30 / Lecture et rencontre

Pedro Kadir, *Terres d'exil, territoires d'écriture*

Résidence de l'auteur iranien à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Opus 3, Appartenances. Lecture par l'auteur et rencontre avec Eugène Green.

||> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Cycle Mardi 10 avril à 18h30 / Lecture et rencontre

Pourquoi aimez-vous ? *Le Procès* de Franz Kafka

Par Atiq Rahimi, animé par Daniel Loayza.

En partenariat avec les éditions Flammarion et Evène.

||> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Du mercredi 11 au vendredi 13 avril à 18h30 / Printemps arabe 4^e édition

«**Le poème, terre de la langue arabe**» (pour une anthologie de la poésie arabe)

Troisième escale : « Rythmes de la révolution » # 2

Conception et mise en scène Wissam Arbache, collaboration aux recherches et au montage Hala Omran.

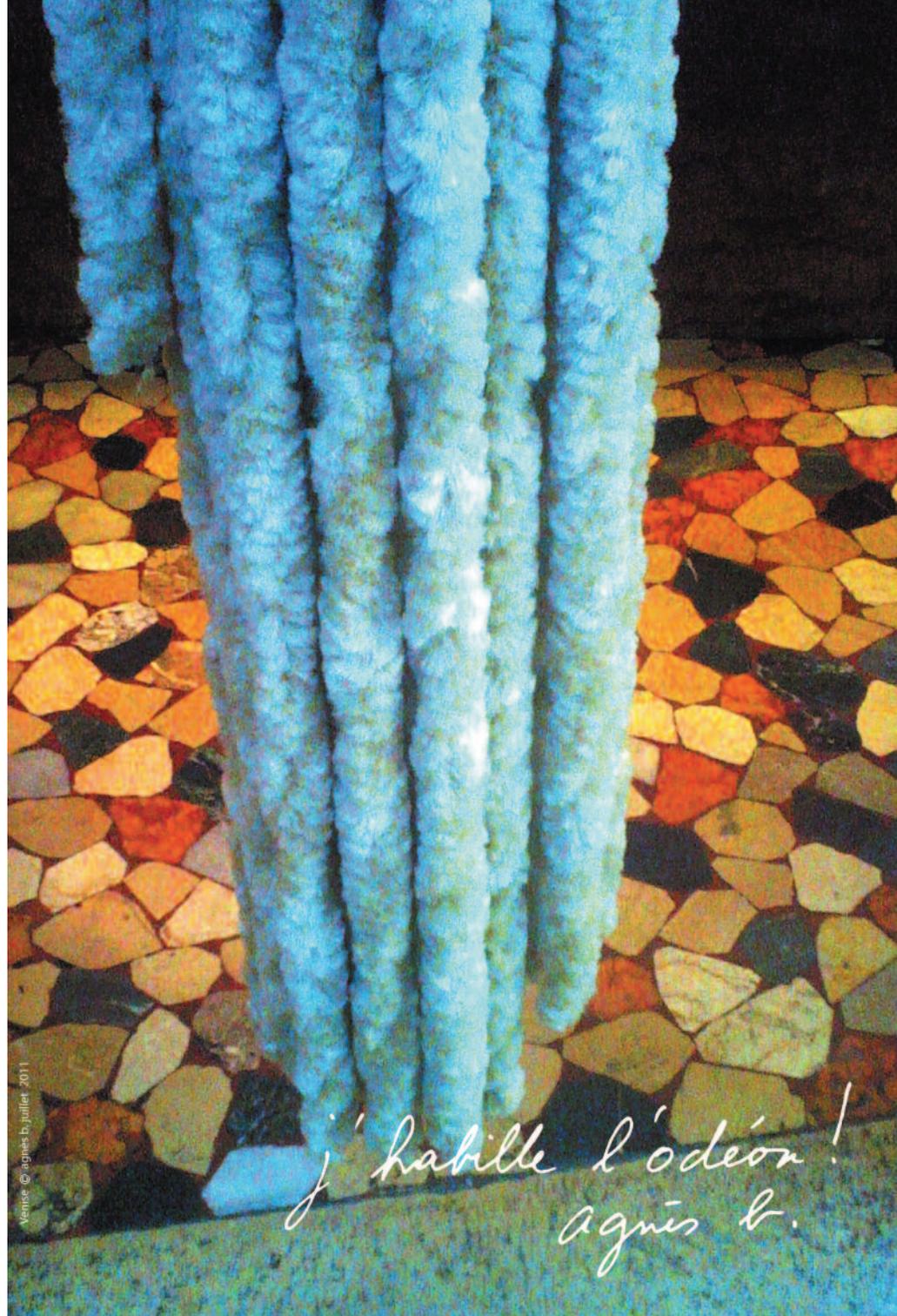
||> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Inscrivez-vous activement dans l'histoire de l'Odéon-Théâtre de l'Europe en rejoignant ses Cercles des mécènes.

Renseignements 01 44 85 40 19 et bulletin d'adhésion sur www.theatre-odeon.eu

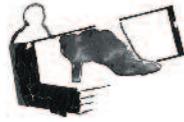


Présent
11 – composé
12



*j'habille l'odéon!
agnès b.*

11-12



roméo et juliette le chagrin des

de William Shakespeare / mise en scène Olivier Py
21 septembre – 29 octobre / Odéon 6

de & mise en scène Fabrice Murgia
6 – 15 octobre / Berthier 17

ogres no83 [comment expliquer

de & mise en scène Tiit Ojasoo & Ene-Liis Semper
4 – 10 novembre / Odéon 6

des tableaux à un lièvre mort]

cendrillon un tramway la dame

de & mise en scène Joël Pommerat

d'après Tennessee Williams / mise en scène Krzysztof Warlikowski

5 novembre – 25 décembre / Berthier 17

25 novembre – 17 décembre / Odéon 6

aux camélias les souffrances de

d'après Alexandre Dumas fils / mise en scène Frank Castorf
7 janvier – 4 février / Odéon 6

de Hanokh Levin / mise en scène Laurent Brethome
19 – 28 janvier / Berthier 17

job bloed & rozen [sang & roses]

de Tom Lanoye / mise en scène Guy Cassiers
8 – 12 février / Odéon 6

prométhée enchaîné die sonne

d'Eschyle / mise en scène Olivier Py
14 – 19 février / Berthier 17

de & mise en scène Olivier Py
7 – 14 mars / Odéon 6

[le soleil] la casa de la fuerza

de & mise en scène Angélica Liddell
23 – 28 mars / Odéon 6

[la maison de la force] der

menschenfeind [le misanthrope]

de Molière / mise en scène Ivo van Hove
27 mars – 1^{er} avril / Berthier 17

maß für maß [mesure pour mesure]

de William Shakespeare / mise en scène Thomas Ostermeier
4 – 14 avril / Odéon 6

impatience mademoiselle julie

9 – 14 mai / Théâtre de l'Odéon 6 / Ateliers Berthier 17^e
& le CENTQUATRE

d'August Strindberg / mise en scène Frédéric Fisbach
18 mai – 24 juin / Odéon 6

cercles/fictions ma chambre froide

de & mise en scène Joël Pommerat
23 mai – 3 juin / Berthier 17

de & mise en scène Joël Pommerat
7 – 24 juin / Berthier 17

La Casa de la fuerza [La Maison de la force] © Julio Calvo / graphisme : © démons / Liences d'entrepreneur de spectacles 109306 et 109307